

GILLES LIPOVETSKY

« *Changer la vie* »
ou *l'irruption*
de *l'individualisme transpolitique*

Les lignes qui suivent ne se proposent pas d'analyser Mai 68 en tant que crise multidimensionnelle ayant ébranlé selon les modalités largement hétérogènes le monde étudiant et ouvrier, la sphère de l'Etat, les appareils politiques et syndicaux. Sera analysé ici ce qu'on pourrait appeler l'*esprit de Mai*, cet ensemble de significations, de finalités, de revendications, d'attitudes et d'actions typiques de ce moment et ayant donné au mouvement sa véritable originalité historique. Esprit de Mai qui s'est concrétisé tout spécialement dans le mouvement étudiant mais dont on retrouve de nombreux signes dans l'action des jeunes en général, lycéens ou travailleurs. L'essentiel à nos yeux, c'est que l'esprit de Mai ne peut être compris en dehors de l'essor de l'individualisme moderne, qu'il en représente un cas particulier, significatif d'une lame de fond de nos sociétés, même s'il n'a été qu'un chaînon intermédiaire, composite, de durée courte entre deux âges de l'histoire des démocraties. Il est vrai qu'en Mai, les jeunes se sont insurgés contre la privatisation de l'existence générée par la bureaucratisation capitaliste et par la « société de consommation », mais il est encore plus vrai de dire que le mouvement s'est caractérisé par des revendications et valeurs d'essence individualiste qui passent trop souvent inaperçues. Qu'on se rassure, il est hors de question de déduire un mouvement tel que Mai d'un principe unique, l'entreprise serait évidemment absurde. Des causes conjoncturelles, multiples, propres à la France des années 60 ont contribué à dessiner l'esprit de Mai. Il reste qu'on n'a peut-être pas suffisamment souligné dans la crise de Mai le rôle des valeurs et des représentations organisant au plus profond notre vie collective et

individuelle. C'est seulement en reliant Mai à la dynamique et aux métamorphoses de l'individualisme démocratique que l'on peut saisir au plus près la signification et la place du phénomène dans le temps long de nos sociétés.

En Mai, fais ce qu'il te plaît

Parler d'individualisme à propos de Mai 68 présente à l'évidence un aspect quelque peu paradoxal. Paradoxe si l'on suit l'approche la plus classique du phénomène telle qu'on la trouve chez Tocqueville notamment. On le sait, l'individualisme renvoie à un type historiquement déterminé d'existence, de personnalité, d'aspiration résultant de la désagrégation de l'ordre social hiérarchique, de la centralisation étatique, de l'avancée de l'égalité des conditions. Dans cette voie l'individualisme se distingue par deux traits corrélatifs signifiant un même affaiblissement du lien social. D'un côté, un phénomène de repli sur soi et d'investissement intense de la sphère privée : les individus « se retirent à l'écart », se tournent vers eux-mêmes, poursuivent leurs intérêts privés en vue d'une vie meilleure pour eux-mêmes et leurs proches. De l'autre, un phénomène de désaffection envers la *res publica*, de démotivation pour les grandes questions engageant l'ordre de la Cité : faible participation aux actions collectives, indifférence pour le lien collectif, « dépolitisation », traduisent cette suprématie de l'esprit individualiste. Dans ces conditions, il est difficile et même contradictoire de considérer Mai 68 comme un mouvement individualiste. En mai, il s'est produit en effet une brève mais intense mobilisation publique, une forte participation des individus, des jeunes en particulier, à l'action collective et à la vie sociale. Pendant plusieurs semaines les débats politiques au sens large du terme sont au centre des préoccupations, il n'est plus question que de réformes de l'Université, de crise du capitalisme, de révolution sociale, les manifestations de masse se succèdent en cascade, on assiste à une extraordinaire « prise de parole » dans les facultés et dans la rue. Partout il y a eu valorisation de l'action collective, surengagement des étudiants dans l'occupation des facultés, dans les diverses assemblées et commissions, politisation des discussions, participation émotionnelle au déroulement des journées. Aux antipodes d'un individualisme égocentrique, Mai 68 a été animé par un idéal de solidarité : solidarité avec les manifestants emprisonnés, avec le peuple vietnamien, avec les travailleurs en grève. *Nous sommes tous des juifs allemands*. A nouveau le drapeau rouge réapparaît, on rechantait l'*Internationale*. L'esprit de Mai a reconduit l'espé-

rance et les gestes révolutionnaires : le mouvement étudiant ne s'est pas enfermé dans l'espace universitaire, il s'est porté, conformément à la tradition révolutionnaire, vers la classe ouvrière dans l'espoir de faire éclater une combativité prolétarienne étouffée, disait-on, par les appareils politiques et syndicaux. L'esprit de Mai a réinvesti, du moins est-ce là une de ses composantes, la croyance révolutionnaire dans le prolétariat, voué à la mission de casser l'histoire en deux. *Ce n'est qu'un début, continuons le combat*, il s'agissait, de fait, d'exacerber les conflits, d'enclencher une dynamique de contestation et d'agitation sociale, de développer une lutte permanente avec la volonté de mobiliser jeunes et travailleurs contre les structures de « l'Etat patronal et policier ». Même s'il n'y a jamais eu d'objectif clair, même si le mouvement n'a jamais eu pour but de renverser le pouvoir, même s'il s'est signalé par une étonnante indifférence à l'égard des solutions proprement politiques, Mai 68 s'inscrit dans la continuité de l'intention révolutionnaire et de son projet de changer de part en part la société, d'instaurer une rupture dans la trame historique entre un avant et un après. Mai a ouvert, pendant quelques semaines, l'espoir révolutionnaire que « tout était possible » à mille lieues du culte démobilisateur de l'existence privée.

Pourtant ce n'est là qu'une des faces du phénomène. Car, d'un autre côté, Mai 68 a révélé une explosion d'aspirations et de revendications de type explicitement individualiste. Et sans doute est-ce cette composante qui, à l'échelle historique, est la plus significative même si elle n'a pas toujours été mesurée à sa juste place en raison précisément du prestige qui s'attache à l'inspiration révolutionnaire. Individualisme de Mai ne faisant qu'incarner une des variantes possibles dans le cas, extrême, de l'idéologie individualiste telle que l'a éclairée Louis Dumont dans sa perspective anthropologique et comparative. L'idéologie individualiste moderne a ceci d'exceptionnel dans l'histoire des sociétés qu'elle affirme l'idéal d'égalité et d'autonomie individuelle ; l'atome social est premier, reconnu libre et indépendant, il est le pôle de la valorisation ultime. L'ensemble collectif n'est plus, en droit, qu'un moyen subordonné à l'individu autosuffisant, existant d'abord pour lui-même. Comment ne pas voir, du coup, dans l'esprit de Mai une expression particulièrement exemplaire de cette prépondérance de l'unité individuelle ? Il faut parler d'un individualisme de Mai en ce que l'appel aux combats collectifs n'a nullement étouffé le principe de l'initiative et de la liberté individuelle, un peu partout a été revendiquée une autonomie nouvelle, *totale*, des particuliers dans le cadre même de l'engagement collectif. *Il est interdit d'interdire, Ni maître, ni Dieu, Dieu c'est Moi*, c'est cet appel

à une liberté sans limite, absolue, indifférente aux contraintes de la vie collective qui caractérise l'individualisme exacerbé de Mai, consacrant dans l'enthousiasme révolutionnaire la suprématie de l'agent subjectif sur les encadrements et impératifs sociaux.

En Mai s'est mis en place un individualisme original, contestataire et utopique. Exigence antibureaucratique, anti-hiérarchique, anti-autoritaire, on reconnaît là aussitôt les signes mêmes de Mai. Le mouvement étudiant s'est constitué contre la hiérarchie universitaire, contre les formes et les contenus de l'enseignement, contre l'Etat répressif, contre les mécanismes de la représentation parlementaire (*Election, trahison*), il n'a cessé de dénoncer les partis et syndicats ouvriers accusés de juguler l'autonomie, la créativité, la combativité des masses. Corrélativement ont été sacralisées la *spontanéité*, l'imagination individuelle et collective (*l'imagination au pouvoir*) quels qu'aient pu être les modes d'action de certains groupuscules, trotskystes ou maoïstes toujours fidèles à l'ethos disciplinaire des partis révolutionnaires orthodoxes. Dans l'occupation des facultés, dans les Assemblées générales, dans les manifestations s'exprimaient la même hostilité aux grandes organisations bureaucratiques politiques et syndicales, l'exigence d'autogestion permanente, le souci de ne pas confisquer l'initiative de la « base », le droit à l'exercice de la critique et de la contestation de chacun. L'important c'est qu'en dépit des journées chaudes, nulle part on n'a empêché les individus de s'exprimer librement, nulle part on n'a invoqué un ordre supérieur pour museler les points de vue individuels, nulle part on n'a exigé, selon l'inexorable tradition révolutionnaire, des sacrifices et autocritiques des particuliers. Quelles qu'aient été l'ardeur des débats et l'inflation du verbe révolutionnaire, quelle qu'ait été la violence des barricades et des affrontements avec les forces de l'ordre, Mai 68 a été un mouvement *tolérant* témoignant davantage du respect des personnes et des opinions subjectives que de l'antagonisme de la division sociale. Sans mort ni traître, sans purge ni orthodoxie, Mai 68 se présente comme une « révolution » douce enregistrant dans la sphère du conflit social le processus d'adoucissement des mœurs propre à l'âge démocratique individualiste déjà repéré par Tocqueville dans les relations interpersonnelles. Exceptionnelle autonomie des individus dans les actions collectives, dénonciation de l'autoritarisme et de l'encadrement dirigiste bureaucratique, tolérance et pacification des conduites, Mai 68 est un mouvement à caractère individualiste. Le drapeau noir qui, à nouveau, a été arboré dans les défilés de rue a signifié moins le retour de l'action et de l'idéologie anarchiste au sens strict que la consécration diffuse

d'un esprit néo-libertaire, d'un idéal ostensible de souveraineté individuelle s'affirmant par-delà les clivages rigoureux des familles politiques.

Un mouvement transpolitique

Un autre trait définit spectaculairement le mouvement de Mai : son esprit utopique visible dans l'absence d'objectif explicite de la société à construire, dans la fièvre irréaliste, dans le refus de toute institutionnalisation stable, dans l'indifférence à l'issue politique de la crise ainsi qu'aux contraintes économiques. *L'économie est blessée, qu'elle crève, Prenez vos désirs pour la réalité, Soyez réaliste demandez l'impossible, Vivez sans temps mort* : autant de graffiti qui expriment un esprit utopique d'un genre inédit sans commune mesure avec les grandes utopies philosophiques déductives et hyperlogiques décrivant le fonctionnement, le règlement de la Cité idéale dans ses détails les plus minutieux. Le mouvement de Mai n'a eu aucun programme de société effectif, son originalité fut de tout contester et de ne rien proposer, d'appeler à la révolte sans visée d'avenir, de s'insurger contre toute organisation au profit de la spontanéité et de l'expression directe des masses. Esprit utopique qui s'est exercé contre la domination capitaliste et bureaucratique, mais au nom du rêve, de la vie, du plaisir. Les inscriptions qui ont fleuri partout sur les murs signalent avec éloquence l'irruption de cette utopie poétique et hédoniste. Non plus des slogans impersonnels et austères mais d'innombrables formules appelant à la libération du désir dans le plaisir des mots : *Révolution je t'aime, Sous les pavés la plage, La vie est ailleurs*. La revendication libidinale et la lutte contre « l'Etat patronal et policier » ne font plus qu'un : *Je jouis dans les pavés ; Plus je fais la Révolution, plus j'ai envie de faire l'amour, plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la Révolution ; Jouissez sans entraves*. A quoi s'est ajoutée une dimension très particulière des discours de Mai : la phrase révolutionnaire, en effet a renoncé, ici et là, à la solennité du sens historique, elle s'est mariée curieusement avec la distance, le plaisir et l'irrespect humoristique. *Je suis marxiste tendance Groucho, Mutation lave plus blanc que révolution ou réformes, Déculottez vos phrases pour être à la hauteur des sans-culottes*, la révolution s'est détendue, elle s'est délestée de son tragique et de son style emphatique en laissant place à une libre expression joyeuse et ludique. Mai a été dominé, non par un individualisme petit-bourgeois mais beaucoup plus profondément par un individualisme qu'on pourrait qualifier de *transpolitique*, en ce que

le politique et l'existentiel, le public et le privé, l'idéologique et le poétique, le combat collectif et l'appel à la jouissance, la révolution et l'humour se sont inextricablement mêlés. Mai a déstabilisé les repères et les frontières du politique, la promotion de l'ordre de la subjectivité existentielle, poétique, libidinale, a brouillé la division privé/public de même que le code du militantisme traditionnel. *Changer la vie*, changer la société et changer sa vie ont été ensemble, traduisant la même montée des aspirations individualistes, l'exigence accrue de satisfaction intime et d'indépendance personnelle. C'est cette combinaison hybride d'intention révolutionnaire et de passions individualistes qui a fait l'originalité de Mai.

Il faut revenir sur cette invitation à la jouissance et au jeu. Mai a certes stigmatisé l'existence futile et l'aliénation engendrées par la société de consommation. De nombreuses inscriptions murales, d'inspiration situationniste l'attestent : *Cache-toi objet, N'allez pas en Grèce cet été, Restez à la Sorbonne, Voir Nanterre et vivre, Allez mourir à Naples avec le Club méditerranée*. Pourtant l'esprit de Mai a repris à son compte, malgré lui, la valeur centrale qu'a promue historiquement l'essor de la consommation de masse : l'hédonisme. S'il est indéniable que l'idéologie hédoniste moderne, inséparable de l'avènement des sociétés individualistes démocratiques, ne soit pas née avec l'ère de la consommation, c'est bel et bien celle-ci qui en a fait une finalité universelle, redéfinissant de fond en comble les modes de vie et les aspirations subjectives. Point de valeur dès lors plus légitime, plus généralisée dans toutes les classes sociales que la revendication multiforme du plaisir et de l'accomplissement de soi-même. En mettant en avant la libération sans frein du désir, l'humour, la fête, l'esprit de Mai a été façonné en large partie par ce dont il n'a cessé de dénoncer les méfaits politiques et existentiels. Là est un des paradoxes du mouvement contestataire : il a été rendu possible, dans sa forme même, par l'euphorie de l'âge de la consommation. L'hédonisme de masse, les loisirs, la multiplicité des choix suscitée par les biens et services de l'abondance ont contribué à renforcer et légitimer non seulement l'exigence du bonheur individuel mais encore la revendication de l'autonomie personnelle, au point d'annexer l'esprit révolutionnaire lui-même. Mai 68 n'est qu'en apparence antinomique avec le néo-capitalisme des besoins, de fait c'est ce dernier qui a permis l'explosion polymorphe des désirs d'indépendance, qui a permis l'émergence d'une utopie hédoniste, d'une révolte culturelle exigeant le « tout, tout de suite ». On a maintes fois analysé les facteurs sociologiques, politiques, institutionnels responsables du déclenchement des événements : archaïsme de l'Université, crise

des débouchés, Etat centralisateur et dominateur renforcé par dix ans de gaullisme, crise de génération, etc., tous ces phénomènes ont assurément eu un rôle dans l'origine de la crise. Pourtant l'ensemble de ces facteurs, pour importants qu'ils soient, n'auraient pu à eux seuls engendrer le mouvement de Mai sans l'action convergente et déterminante des valeurs majeures de la modernité, des idées révolutionnaires et de la signification de l'autonomie individuelle. Le poids des représentations a été capital. D'une part il faut mesurer à sa juste valeur l'importance de l'idéologie révolutionnaire dans les groupuscules étudiants parisiens hyperpolitisés à la fin des années 60, la surenchère propre à laquelle elle a donné lieu, l'effet de détonateur, de mobilisation, d'entraînement qu'elle a suscité dans la population étudiante en général. D'autre part, il faut insister sur le rôle de la signification sociale de la liberté individuelle liée à l'idéologie individualiste moderne, renforcée et élargie par la diffusion des idées psychanalytiques sur la répression du désir (Freud et Reich sont alors en vedette) mais aussi par l'hédonisme de la consommation et de la culture de masse. C'est sans doute la conjonction d'un contexte idéologique propice à l'escalade verbale et activiste avec l'hédonisme de masse qui a déterminé les traits les plus spécifiques de l'esprit de Mai, de cette révolte *hic et nunc*.

C'est pourquoi il faut distinguer soigneusement l'esprit de Mai des mouvements révolutionnaires commandés par la croyance eschatologique et la toute-puissance du parti. A coup sûr l'idéologie révolutionnaire est une figure de l'idéologie individualiste, elle n'est possible que sur fond d'une représentation du social constitué d'unités libres et égales, source ultime du pouvoir et des orientations légitimes, elle se donne pour mission la réalisation définitive des grandes valeurs individualistes : l'égalité et la liberté des personnes. Mais, dans les faits, ce primat des individus s'est trouvé radicalement renversé par la logique de l'organisation révolutionnaire exigeant la soumission et l'abnégation sans faille des particuliers, la subordination des individus au parti, au prolétariat, à la révolution.

En théorie le discours révolutionnaire repose sur l'affirmation des valeurs proprement individualistes, en pratique il en détruit le principe au nom de l'action collective, de l'Histoire, de la société future à édifier. C'est précisément cette dualité qui s'est défaite en Mai qui est une révolte au présent, une *fête de la communication* autant qu'un refus de l'Etat autoritaire et bureaucratique. En Mai il n'y a pas eu de vision de l'avenir, pas de plan prédéterminé, seulement l'exigence d'une vie sans entrave, une débauche de discussions et de palabres, la fascination de la spontanéité et de

l'initiative des masses. L'axe temporel de Mai a été le *présent* à la différence de la logique révolutionnaire orientée expressément vers le *futur*. En ce sens on doit se représenter Mai comme une formation de compromis entre l'âge révolutionnaire tourné vers l'avenir et l'âge individualiste narcissique actuel centré sur le présent des individus (culte du bonheur privé, désertion des grandes finalités et grands mouvements sociaux). Formation de compromis car d'un côté Mai perpétue la logique de la rupture révolutionnaire avec ses grands symboles (barricades, grève générale, etc.), et de l'autre sont mises en avant des aspirations typiques du désengagement privé contemporain : règne de la subjectivité, refus des disciplines et encadrements de masse, hédonisme, libéralisation des mœurs.

Une formation de compromis ayant de surcroît hâté la dissolution de l'engagement public et la promotion de l'ordre privé. Non seulement l'esprit de Mai est individualiste mais il a contribué à sa manière, même si c'est peu comparé à l'œuvre de la consommation, à accélérer l'avènement de l'individualisme narcissique contemporain, dépolitisé et réaliste, flottant et apathique, largement indifférent aux grandes finalités sociales et aux combats de masse. Quelles ont été en effet les répercussions les plus immédiates de Mai ? Comment nier qu'en France, il a favorisé dès le début des années 70, le surgissement de divers mouvements de libération, femmes et homosexuels en particulier. Ces mouvements, pour être des collectifs de combat, ont amplifié les désirs d'autonomie individuelle, ils ont mis l'accent sur l'impératif de l'émancipation immédiate, sur la légitimité des problèmes existentiels, de la conquête de l'identité subjective et de la personnalité. Certes le néo-féminisme a incontestablement reconduit une conscience et une solidarité de troupe, il s'est accompagné d'un discours militant dur et manichéen, il a poursuivi le procès transpolitique en refusant de séparer politique et sexualité, libération collective et libération individuelle. Mais, par ailleurs, il a consacré idéologiquement le « vécu » et le désir, les pratiques d'autoconscience et de *self-help*. Après Mai, les paroles et revendications de femmes se sont multipliées, le discours personnel-intimiste s'est généralisé, brouillant la division tranchée des sexes au bénéfice du règne de l'individualité subjective. Le mouvement transpolitique a déstabilisé les rôles et identités réglés, il a permis, dans la même foulée, le recul des perspectives militantes remettant à demain les promesses de liberté et la légitimation toujours plus aiguë de la question subjective.

A quoi il faut ajouter le curieux processus de désaffection politique qu'a suscité Mai *via* la légitimation « révolutionnaire » de la déviance culturelle et de la vie « alternative ». Après Mai sont apparus

différents discours et pratiques déconsidérant l'engagement militant au sens strict : désertion de la « lutte finale » au profit des révolutions minuscules et des subjectivités en rupture. Vivre dans les flux d'intensité, inventer de nouvelles relations entre les êtres, faire reculer les frontières codées du Moi, la grande Révolution a cédé le pas à l'euphorie de la subversion microscopique et minoritaire. Communautés, squattering, marginalités, trip psychédélique, singularités libidinales, ruse des faibles, « tout est politique » et la subversion un patchwork sans but ni sens d'actions en rupture de système. Dans la foulée de Mai, la méfiance envers la politique politicienne, envers les partis, envers les programmes et idéologies « lourdes » s'est accrue, le militantisme a perdu ses lettres de noblesse, métamorphosé tout à coup en stade suprême de l'aliénation, normalisation de l'existence, moyen sécurisant de ne pas affronter de face sa personnalité intime. Le culte narcissique de l'Ego a été précédé et préparé par le culte subversif des singularités : en miniaturisant la Révolution, la mouvance transpolitique en a fait un référent vide de contenu, une *mode* assujettie à l'ordre suprême de l'individualité pure, des perspectives nomades subjectives. Figure de l'individualisme, la parenthèse transpolitique a favorisé le dépérissement des passions politiques en même temps que la glorification de la subjectivité sous l'alibi révolutionnaire. Ainsi se présente l'autre paradoxe de Mai : l'ultime soulèvement de masse a moins institué une rupture dans la montée de l'individualisme déjà largement présent dans les années 50 et 60 qu'il ne l'a accélérée. Toutes proportions gardées, il faudrait dire comme Tocqueville que, de même que la Révolution française n'a fait que prolonger autrement l'œuvre centralisatrice de l'Ancien Régime, de même l'esprit soixante-huitard n'a fait que poursuivre, sous le signe de la révolution, la tendance lourde à la privatisation des existences en ayant survalorisé la sphère de la subjectivité.

Compte tenu d'un tel éclairage, il n'est peut-être pas inutile de revenir sur l'interprétation du phénomène telle qu'on la trouve par exemple chez un sociologue comme A. Touraine ayant analysé dans le feu de l'action et avec sympathie le sens du « communisme utopique ». On le sait pour Touraine, Mai 68 trouve sa vérité dans la révélation des nouvelles forces de contestation et des nouveaux conflits issus de la société postindustrielle. Mai 68 a été un signe avant-coureur des nouvelles luttes de classes s'enracinant dans la volonté des nouvelles couches à être des acteurs sociaux à part entière, à refuser la domination techno-bureaucratique, à obtenir le contrôle des orientations fondamentales de la société. Mai 68

exprimait confusément les revendications futures de la société civile contre le pouvoir dominateur, la naissance de nouveaux mouvements sociaux exigeant plus de démocratie et moins de dirigisme technocratique. « Le mouvement de Mai n'aura pas de lendemain : il a un avenir » (1) : est-il besoin de préciser, quelque vingt ans plus tard et au vu de l'épuisement des mouvements contestataires sociaux, combien cette interprétation est insoutenable. Mai 68, précisément, a été un mouvement sans avenir : non l'avant-garde des conflits sociaux futurs mais l'ultime irruption de masse hantée par un imaginaire révolutionnaire obsolète, hérité du passé. Mai n'annonçait nullement la revitalisation du tissu social par le biais de nouvelles luttes sociales ayant le pouvoir pour enjeu, il signifiait, bien au contraire et fût-ce dans l'incandescence sociale, la *fin* psychodramatique ou parodique de l'âge révolutionnaire, la prééminence des exigences individualistes, l'irréversible processus de privatisation du social. Baroud d'honneur de la conscience révolutionnaire, Mai 68 accélérât paradoxalement la décomposition des grands mouvements collectifs porteurs de transformation sociale et le repli hédoniste sur l'Ego. A l'échelle du temps long, Mai a été moins un mouvement antitechnocratique révélant de nouveaux acteurs historiques luttant pour l'autodétermination collective qu'une étape débridée dans la spirale de l'individualisme moderne, de la dissémination sociale, de l'autonomie privée.

(1) A. Touraine, *Le Communisme utopique*, Seuil, 1972, p. 53.

RÉSUMÉ. — *Formation de compromis entre une phase révolutionnaire révolue et le superindividualisme contemporain, Mai 68 a de surcroît préparé et accéléré la promotion du néo-narcissisme actuel dépolitisé, réaliste et apathique. Tel n'est pas le moindre des paradoxes du phénomène.*